

SRI AUROBINDO

SAVITRI

Livres VIII & IX

traduction de
SATPREM

SRI AUROBINDO

SAVITRI

LIVRE HUIT

Le Livre de la Mort

LIVRE NEUF

Le Livre de la Nuit Éternelle

traduction de
SATPREM

L'épopée de la victoire sur la mort

Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté

CHANT TROIS

La Mort dans la Forêt

(Ce bref et unique Chant du Livre VIII a été tiré par Sri Aurobindo d'une première version de Savitri où il l'avait simplement nommé Chant Trois, sans plus. C'était le troisième Chant de ce Livre-là et non le troisième chant d'aucun autre Livre particulier. Après l'avoir récrit à certains endroits, il a été inséré dans la présente version, mais son titre trois est resté tel quel.)

Maintenant Savitri était dans cette grande aurore dorée
Près de son époux encore dormant, elle regardait
Dans son propre passé comme quelqu'un qui va mourir
Regarde derrière les champs ensoleillés de la vie
Où lui aussi avait couru et joué avec les autres,
La tête au-dessus du grand fleuve noir
Où il allait à jamais plonger dans les abîmes.
Elle revivait tout ce qu'elle fut et avait fait.
L'année entière comme un flot tournoyant dans un éclair
Déferlait ses souvenirs en elle et s'enfuyait
Dans un passé irrévocable.
Alors, silencieusement elle s'est levée, et son offrande faite,
Elle s'est inclinée devant la grande déesse
Taillée simplement dans une pierre de la forêt par Satyavane.
Quelle prière a-t-elle soufflé, seules son âme et Dourga savaient.
Peut-être sentait-elle dans l'ombre de l'immense forêt
La Mère infinie qui veille sur son enfant,
Peut-être la Voix cachée avait-elle prononcé quelque parole tranquille.
Finalement elle est allée voir la pâle reine mère.
Elle a parlé mais en gardant ses lèvres serrées et un visage tranquille
De peur que quelque mot égaré ou un regard révélateur
Ne laisse passer dans le cœur de la mère ignorante
Un cruel pressentiment du chagrin à venir,
Brisant tout bonheur et tout besoin de vivre.
Elle a seulement prononcé les mots nécessaires,
Tout le reste, elle l'a réprimé dans son cœur déchiré
Et imposé une paix extérieure à ses paroles :
"Voici un an que j'ai vécu avec Satyavane
Ici, à l'orée d'émeraude de ces vastes bois,
Dans le cercle d'airain des énormes pics,
Sous les trouées bleues du ciel de la forêt ;
Je ne suis pas entrée dans les silences

De ces grands pays couverts qui encerclaient de leur mystère
Mes pensées, ni perdue dans leurs miracles verts,
Mais cette petite clairière était mon monde.
Maintenant, un puissant désir a saisi tout mon cœur
D’aller avec Satyavane en tenant sa main
Et d’entrer dans la vie qu’il a aimée et de toucher
Les herbes qu’il a foulées et de connaître les fleurs de la forêt
Et d’écouter dans le calme les oiseaux et la vie qui galope
Et tressaille et s’arrête, le bruissement immense des ramilles au loin
Et tout le murmure mystique des bois.
Laisse-moi libre d’aller maintenant, laisse mon cœur se reposer.”
Et la reine de répondre :
“Fais comme la sagesse de ta pensée le désire,
Ô calme enfant souveraine aux yeux qui commandent.
Je te vois comme une puissante déesse venue
Par pitié pour nos jours arides, ainsi sers-tu
Comme le ferait une esclave, et pourtant
Tu es au-delà de tout ce que tu fais et tout ce que conçoivent nos pensées,
Tel le puissant soleil qui sert la terre d’en haut.”
Alors, l’époux condamné et l’épouse qui sait
Allèrent la main dans la main dans ce monde sacré
Où la beauté et la grandeur, et les rêves jamais dits,
Où les silences mystiques de la Nature peuvent se sentir
En communion avec les secrets de Dieu.
Près d’elle, plein de joie Satyavane marchait
Parce qu’elle allait avec lui par ses cachettes vertes.
Il lui montrait toutes les richesses de la forêt
Ses fleurs innombrables de toutes les couleurs et les odeurs
Et les doux liserons volubiles rouges et verts,
Et d’étranges oiseaux au plumage éclatant répondaient
À chaque cri qui hantait tendrement les rameaux lointains
En appelant plus tendrement encore le nom vibrant du chanteur.
Satyavane parlait de toutes les créatures qu’il aimait :
C’étaient les camarades de son enfance et de ses jeux
Compagnons de sa vie et du même âge
Dans ce monde d’ici dont il connaissait toutes les humeurs ;
Leurs pensées inexistantes pour le mental ordinaire,
Il les partageait, sentait une réponse à chaque émotion sauvage.
Savitri écoutait profondément, mais pour entendre
Cette voix qui bientôt tairait ses tendres paroles,
Et garder le trésor de son rythme harmonieux aimé
Dans sa mémoire déserte quand personne ne marcherait plus
Près d’elle et la voix chérie ne pourrait plus parler.

Mais elle ne songeait guère à leur sens,
C'est à la mort, non à la vie qu'elle pensait, ou à la fin solitaire de la vie.
Dans sa poitrine, l'amour blessait de ses arêtes tranchantes
Gémissait de douleur et déchirait avec chaque pas
Criant "Maintenant, peut-être maintenant, sa voix se taira
À jamais."
Parfois ses yeux regardaient autour
Comme s'ils pouvaient voir l'obscur approche du dieu terrible.
Mais Satyavane s'est arrêté un moment, il voulait terminer
Sa tâche présente pour que, heureux, insouciant, ils puissent
Vagabonder ensemble et libres dans les profondeurs vertes
Au cœur du mystère de la forêt vierge.
Il a choisi un arbre, sa cime tranquille levée au ciel
Débordant de verdure, appelant la brise
De l'amoureuse étendue de ses rameaux,
Et il a attaqué d'un coup d'acier une branche
Brune, rugueuse, forte, cachée dans sa robe d'émeraude.
Silencieusement mais proche, elle veillait pour ne pas perdre
Un mouvement de ce rayonnant visage et ce corps qu'elle aimait.
Sa vie, maintenant, se comptait en secondes, non en heures
Et elle économisait chaque moment,
Comme un pâle marchand penché sur sa caisse,
Avare du pauvre or qui lui restait.
Mais Satyavane levait une hache joyeuse.
Il chantait des bribes retentissantes d'un hymne sage
Qui carillonnait la conquête de la mort et la fin des démons,
Et parfois il s'interrompait pour crier à Savitri de douces paroles
D'amour et de moqueries plus tendres que l'amour :
Comme une lionne elle sautait sur ses mots
Pour les emporter dans la caverne de son cœur.
Mais tandis qu'il travaillait, le destin est tombé sur lui.
Les chiens de la douleur, furieux, affamés
Traversaient son corps et mordaient silencieusement au passage
Et tout son souffle assiégé par la douleur
Luttait pour arracher les cordes solides de la vie du cœur et être libre.
Puis, secouru un moment comme si la bête avait lâché sa proie,
Dans une vague de chaud soulagement
Revenu debout avec ses forces et son heureuse tranquillité,
Il a repris sa tâche et sa joie confiante,
Mais ses coups se faisaient moins visibles.
Maintenant le grand Bûcheron taillait en lui
Et son labeur s'est arrêté :
Il a levé un bras, jeté loin sa hache poignante

Comme un outil de douleur.
Elle est venue et l'a enlacé dans son angoisse muette,
Et il a crié vers elle :
"Savitri ! une douleur me fend la tête et la poitrine
Comme si la hache me transperçait
Et non cette branche vivante.
Une agonie me déchire comme l'arbre doit le sentir
Quand il est coupé en deux et doit perdre sa vie.
Laisse-moi poser ma tête un moment sur tes genoux
Et que tes mains me gardent du sort fatal :
Peut-être, parce que tu touches, la mort passera-t-elle."
Alors Savitri s'est assise sous les vastes branches
Fraîches, vertes contre le soleil, pas contre l'arbre blessé
Que sa hache acérée avait fendue, cela elle le fuyait,
Mais elle s'appuyait contre cet heureux tronc royal,
Elle le gardait contre sa poitrine et tâchait d'apaiser
Avec ses mains ce front et ce corps déchirés.
Or, à ce moment, toute peur et tout chagrin étaient morts en elle,
Un grand calme était descendu.
Le désir d'atténuer sa souffrance, l'instinct qui s'oppose à la douleur
Était le seul sentiment mortel qui restait. C'était passé :
Forte et sans chagrin, elle attendait comme les dieux.
Mais maintenant la douce teinte familière de Satyavane avait changé
Devenue d'une pâleur grise, et ses yeux s'éteignaient
Abandonnés par la claire lumière qu'elle aimait.
Seul restait un mental physique hébété,
Vidé du regard rayonnant de l'esprit.
Mais une dernière fois avant de s'éteindre tout à fait,
Il a crié dans un ultime désespoir qui s'accroche :
"Savitri, Savitri, ô Savitri,
Penche-toi, Ô mon âme et embrasse-moi tandis que je meurs."
Mais même comme les lèvres pâles de Savitri pressaient les siennes,
Les siennes défailaient, perdant la dernière douceur de répondre :
Sa joue pressait par terre le bras d'or de Savitri.
Elle a cherché encore sa bouche avec sa bouche vivante
Comme si elle pouvait convaincre son âme de revenir d'un baiser ;
Puis elle s'est aperçue qu'ils n'étaient plus seuls.
Quelque chose était là, conscient, vaste, implacable.
Elle sentait près d'elle une ombre silencieuse, immense
Glaçant le soleil derrière son dos de ténèbres.
Un terrible silence est tombé sur les lieux :
Il n'y avait plus de cris d'oiseaux, plus d'appel des bêtes.
Une terreur et une angoisse emplissaient le monde,

Comme si le mystère de l'annihilation
Avait pris une forme sensible.
Un mental cosmique regardait tout avec de formidables yeux,
Condamnant tout de son insupportable regard vide,
Et avec un rictus immortel et son vaste front,
Il voyait dans son immense pensée destructrice
Toutes choses et tous les êtres comme un pitoyable rêve ;
Rejetant d'un calme dédain le délice de la Nature
Son regard abyssal disait sans mot
L'irréalité des choses
Et cette vie qui serait à jamais sans jamais être
Et sa vaine et brève récurrence sans fin,
Comme si d'un Silence sans nom ni forme
L'Ombre d'un lointain dieu insouciant
Condamnait au Néant cet univers illusoire,
Rayant son semblant d'idée et son théâtre dans le Temps
Et son imitation d'éternité.
Elle sut que la Mort visible se trouvait là
Et Satyavane avait quitté ses bras.

FIN DU CHANT TROIS

FIN DU LIVRE HUIT

LIVRE NEUF

LE LIVRE DE LA NUIT ÉTERNELLE

CHANT UN

Vers le Vide Noir

Ainsi était-elle laissée seule dans la grande forêt
Entourée d'un obscur monde insouciant
Le corps de son époux sur sa poitrine abandonnée.
Dans le vaste silence de son esprit immobile
Elle ne mesurait pas sa perte par de vaines pensées
Ni ne déchirait de ses larmes les sceaux de marbre de la douleur :
Elle n'était pas encore debout, face au dieu terrible.
Sur le corps qu'elle aimait, son âme s'est penchée
Dans une grande immobilité sans émoi et sans voix
Comme si sa pensée était morte avec Satyavane.
Mais le cœur humain en elle battait encore.
Sentant encore cet être près du sien
Elle a serré contre elle sa forme muette et sans vie
Comme pour garder l'unité qu'ils furent
Et retenir encore l'esprit dans ce corps.
Puis soudain, s'est abattue sur elle le changement
Qui, parfois, dans les terribles moments de nos vies
Peut s'emparer de l'âme humaine
Et la soulever vers sa source lumineuse.
Le voile se déchire, le penseur n'est plus :
Seul, l'esprit voit et tout est su.
Alors, une calme Puissance sise au-dessus de nos fronts
Est vue, inébranlée par nos pensées et par nos actes,
Son silence porte les voix du monde :
Immobile, elle meut la Nature, regarde la vie.
Immuablement elle façonne ses fins lointaines ;
Impassible et tranquille parmi les erreurs et les larmes
Sans limites par-dessus nos luttes et nos volontés,
Son regard commande au tourbillon tumultueux des choses.
Pour s'unir à la Gloire qu'il voit, l'esprit grandit :
La voix de la vie s'accorde à des sons infinis,
Les moments viennent sur de grandes ailes d'éclair

Et des pensées divines surprennent le mental de la terre.
Dans la splendeur et l'intensité de l'âme,
Miraculeuse naissance, une petite barque de lune est lancée,
L'étrave du mystère flotte dans un vide de lumière
Comme dans un ciel de silence puissant,
La pensée est enlevée ; toute la chair mortelle vivante
Est saisie et dans un brusque torrent de notes brûlantes
Refaçonnée par un invisible Harmoniste.
Une vision nouvelle vient, des voix nouvelles se forment en nous
Et font un corps de la musique des dieux.
Une immortelle aspiration, un besoin sans nom tombe sur nous
Une vaste vibration divine court en quête
Et bâtit sur un fond de calme puissant
Une haute et solitaire exaltation de la volonté.
Ce moment-là, comme un gouffre, était né en Savitri.
Maintenant se découvrait au regard sans limites qui voit
Les choses interdites aux yeux terrestres des hommes pensants ;
L'Esprit qui s'était caché dans la Nature prenait son vol
Hors de son lumineux nid au sein des mondes.
Comme un immense feu, il gravissait les cieux de la nuit.
Ainsi furent tranchées les cordes de l'oubli de soi.
Levant son regard vers de lointaines hauteurs, elle vit,
Ancienne et forte comme sur un sommet sans souffle
Au-dessus d'elle et des lieux où elle avait œuvré dans son mental solitaire
Au-dessus de son labeur isolé dans la tour d'un moi unique,
Elle voyait la source de tout ce qu'elle avait semblé être ou accompli :
Une force projetée dans l'espace cosmique
Une lente incarnation de la volonté des âges
Un fragment étoilé de l'éternelle Vérité
L'instrument passionné d'une Puissance impassible.
Une Présence était là emplissant le monde qui écoute,
Un centre du Tout prenait possession de sa vie sans bornes.
Une souveraineté, un silence et une rapidité comme l'éclair,
L'Un qui était Elle planait sur les abysses.
Comme une robe de chorale aux sons inentendus,
Une force descendait avec une traîne de lumières sans fin ;
Reliant les secondes du Temps à l'Infinitude,
Illimitablement elle enveloppait la terre et Savitri :
Elle coulait dans son âme et Savitri fut changée.
Alors, comme une pensée qui s'accomplit d'un Mot suprême
Cette Toute-Puissance a pris une forme symbolique ;
Les espaces de l'être de Savitri ont frémi sous ce choc,
Cela l'a enveloppée comme par des ailes immortelles ;

Sur la courbe de ses lèvres était la Vérité que l'on ne prononce pas,
Un halo d'éclairs de la Sagesse était sa couronne,
Il est entré dans le lotus mystique au sommet de la tête de Savitri
Et cette force en a fait sa demeure aux mille pétales de pouvoir et de lumière.
Elle était l'immortel conducteur de sa mortalité,
L'auteur de ses œuvres et la fontaine de ses paroles,
Invulnérable au Temps, omnipotente,
Elle se tenait au-dessus de Savitri, calme, immobile, muette.
Tout en elle, fondait dans cette heure prodigieuse
Comme si les derniers restants de l'humanité
Qui fut sienne autrefois avaient été détruits par la Mort.
Prenant la vaste gouverne de l'esprit
Changeant l'océan de la vie en un miroir des cieux,
La jeune divinité dans ses membres terrestres
Emplissait son corps mortel d'une force céleste.
Finie, la douleur qui hante, les craintes qui déchirent :
Son chagrin était mort, son mental était immobile,
Son cœur tranquille battait d'une force souveraine.
Libre des griffes qui attachent les cordes du cœur
Tous ses actes, désormais, jaillissaient du calme d'un dieu.
Calmement elle a étendu sur le sol de la forêt
Le mort qui reposait encore sur sa poitrine
Et elle a pu abandonner la forme morte :
Seule, maintenant, elle s'est levée pour affronter le dieu redoutable.
Son esprit souverain maintenant posait un regard de maître
Sur la vie et les choses, héritier d'une œuvre
Qui restait inachevée depuis son passé balbutiant
Quand le mental peinait encore, apprenti passionné,
Maladroitement mû par des instruments frustes.
Transcendée maintenant, était la pauvre gouverne humaine,
Un pouvoir souverain était là, une volonté divine.
Un moment encore, elle s'est attardée, immobile,
Et elle a regardé l'homme mort à ses pieds ;
Puis, comme un arbre qui se relève du vent
Elle a levé sa noble tête : affrontant son regard
Quelque chose était là, debout, sinistre,
Majestueux, d'un autre monde,
Un déni sans bornes de toute existence
Vêtu de terreur et d'énigme.
Dans ses yeux d'épouvante, cette Forme ténébreuse
Portait la pitié profonde des dieux destructeurs.
Une triste ironie plissait ses redoutables lèvres
Qui prononcent le mot fatal.

Dans la terrible beauté d'un visage immortel
L'Éternelle Nuit se levait, miséricordieuse,
Accueillant à jamais dans son cœur insondable tout ce qui vit,
Refuge des créatures dans leur angoisse et la douleur du monde.
Sa forme était le néant devenu réel,
Ses membres, un monument de l'éphémère,
Sous son front de calme imperturbable, les larges paupières d'un dieu
Regardaient en silence le serpent se tordre : la vie.
Impassible, sa vaste contemplation hors du temps, inaltérable,
Avait vu passer des cycles stériles,
Survécu à la disparition d'innombrables étoiles
Et toujours abrité le même regard immuable.
Face à face, leurs yeux s'affrontaient,
La femme et le dieu universel :
Autour d'elle, écrasant d'une insupportable solitude
Son âme puissante sans compagnon,
D'innombrables déserts inhumains s'approchaient.
Des éternités vacantes d'espoir interdit
Posaient sur elle leurs énormes yeux morts,
Puis, réduisant au silence les bruits de la terre,
Une triste et formidable voix s'est levée
Qui semblait celle de toute l'adversité du monde :
"Desserre tes bras, laisse tomber la passion qui t'entraîne
Ô esclave de la Nature, créature changeante de la Loi inchangeable,
Qui vainement te tords et te rebelles contre mon joug,
Lâche ton étreinte primitive – pleure et oublie.
Enterre ta passion dans sa tombe vivante.
Laisse maintenant la robe abandonnée
De l'esprit que tu aimais autrefois :
Retourne solitaire à ta vaine vie sur la terre."
Le dieu se tut, elle ne bougeait pas, la voix a parlé encore
Rabaissant son ton grandiose à la tonalité humaine,
Et pourtant, derrière les sons prononcés, une redoutable clameur
Faisait résonner toute une tristesse et un mépris immortel
Comme le gémissement de mers lointaines inapaisées.
"Vas-tu garder à jamais ton emprise passionnée,
Toi, créature condamnée comme lui à passer,
Refusant à son âme le calme de la mort et le repos silencieux ?
Lâche ta poigne ; ce corps, comme le tien, est de la terre,
Son esprit maintenant appartient à un pouvoir plus grand.
Femme, ton mari souffre."
Savitri a retiré la force de son cœur qui étreignait encore ce corps
Qu'elle avait tiré de ses genoux sur l'herbe tendre

Où il reposait doucement comme autrefois souvent dans le sommeil
Quand elle se levait de leur couche dans l'aube blanche
Appelée par ses tâches quotidiennes :
Maintenant aussi, comme appelée
Elle s'est levée, et ramassant ses forces solitaires, debout,
Comme on laisse tomber un manteau pour lutter de vitesse,
Immobile mais prête elle attendait le signal.
Elle ne savait pas pour quelle lutte :
Son esprit au-dessus, sur le sommet caché de sa forme secrète
Telle une sentinelle laissée sur la crête d'une montagne,
Splendeur aux pieds de feu, aux ailes puissantes,
Regardait dans un silence de flamme par l'âme muette de Savitri
Comme une voile immobile sur une mer sans vent.
Blanche, impassible, telle une puissance à l'ancre,
Elle attendait que le signal de la haute crête se lève
Des profondeurs éternelles et jette sa vague.
Alors la Mort, le Roi, s'est penché immensément
Comme se penche la Nuit sur les terres fatiguées quand le soir pâlit
Et les rayons fanés s'enfoncent sous les murs de l'horizon
Sans que le crépuscule s'emplisse encore d'une lune mystique.
Le sombre dieu terrible s'est redressé
Après s'être un instant courbé pour toucher terre,
Mais comme un rêve qui se réveille d'un rêve,
Abandonnant la pauvre forme de cette argile morte,
Un autre Satyavane lumineux s'est levé
Tout droit jailli de cette terre gisante
Comme si quelqu'un traversait une invisible frontière
Surgissant des rivages de l'au-delà.
Dans le jour de la terre cette silencieuse merveille se tenait
Entre la femme mortelle et le dieu terrible.
Il semblait tel un trépassé revenu
Portant la lumière d'une forme céleste
Splendidement étranger à l'air mortel.
La pensée cherchait les choses longtemps aimées et reculait, déroutée
Par cet éclat peu familier, vu et pourtant ardemment attendu
Inconvaincue de la douceur de cette forme radieuse,
Incrédule de cette apparence céleste trop éclatante ;
Trop étrange était ce brillant fantasma pour l'embrasse de la vie
Désireuse des chaudes créations de la terre
Élevées dans l'ardeur des soleils matériels ;
Les sens saisissaient en vain une ombre glorieuse :
Seul l'esprit reconnaissait l'esprit silencieux
Et le cœur devinait le vieux cœur aimé, bien que changé.

Sans vaciller il se tenait debout entre deux mondes,
Fixe, dans une puissante attente tranquille
Comme quelqu'un qui attend l'ordre sans voir.
Ainsi étaient-ils immobiles sur ce champ terrestre,
Puissances qui n'étaient pas de la terre, bien que l'une fût de l'argile humaine.
D'un côté et de l'autre, deux esprits s'affrontaient ;
Le silence battait avec le silence, le vaste avec le vaste.
Mais maintenant le signal du Chemin s'est fait percevoir
Venu du Silence qui porte les étoiles
Et touche les confins du monde visible.
Lumineux, Satyavane s'éloignait, derrière lui la Mort
Suivait lentement de son pas silencieux
Comme glisse par des champs de rêve un berger d'ombre
Poursuivant quelque égaré de ses troupeaux sans voix,
Et Savitri suivait derrière la Mort éternelle,
Sa marche mortelle était égale à celle du dieu.
Sans mot, elle allait sur les traces de son amant
Posant ses pas humains là où il avait posé les siens
Entrant dans les silences périlleux de l'au-delà.
Tout d'abord elle se mouvait dans une aveugle pesanteur boisée
À une étrange allure sur un sol non humain
Comme si elle voyageait sur une route qu'elle ne voyait pas.
Autour d'elle, sur un reflet de terre verte,
Le rideau onduleux des forêts entourait ses pas.
Cette épaisse luxuriance obstruée de branchages
Assaillait son corps et la pressait obscurément
Dans un monde foisonnant de murmures palpables,
Et toute la beauté bruissante des feuilles
Ondoyait autour d'elle comme une robe d'émeraude.
Mais de plus en plus les sons devenaient lointains
Et son vieux corps familier lui semblait
Un fardeau que son être portait à distance.
Elle-même vivait au loin en quelque scène au-dessus
Mais enchaînée à la vision extatique de cette poursuite,
Seules présences dans un haut rêve hors de l'espace,
L'esprit lumineux continuait de glisser immobilement
Tandis que la grande ombre suivait vaguement derrière.
Encore, là-bas, une foule aimante pressait les mains de Savitri
L'implorant tendrement de leurs vieux désirs
Et ses sens sentaient proche l'air doux de la terre
Accroché à eux et percevaient dans quelques branches agitées
Le passage incertain d'un vent léger :
Des odeurs confuses, des appels lointains touchaient,

Le cri des oiseaux sauvages et leur bruissement ailé venaient
Comme le soupir de quelque monde oublié.
La terre restait distante, et pourtant proche,
Tissant autour d'elle sa douceur et sa verdure et son bonheur,
Sa suave brillance aux teintes vives bien aimées,
Ses rayons qui arrivaient à leur midi doré
Et le ciel bleu et le sol caressant.
L'ancienne Mère offrait à son enfant
Son simple monde aux gentilles choses familières.
Mais maintenant il semblait que l'emprise des sens corporels
Entravait la divinité dans sa marche infinie
Et avait libéré ces esprits à leur vaste route
Par-delà l'interdit de quelque frontière intangible :
Le dieu silencieux devenait formidable et lointain en d'autres espaces
Et l'âme qu'elle aimait, Satyavane
Perdait son intimité consentante avec sa propre vie.
Dans un air profond, inconnu
Énorme, sans souffle, sans mouvement ni son
Ces esprits semblaient s'élargir et s'en aller à l'infini
Tirés par quelque vaste distance pâle
Prêts à disparaître de la chaude dépendance de la terre
Et d'elle-même devenue vague.
Maintenant, maintenant ! ils allaient s'échapper !
Alors, comme une flamme jaillie du nid de son corps,
Alarmé, son esprit impétueux s'est jeté vers Satyavane.
Par une plongée de rocs à pic qui entouraient les cieux
Comme une aigle furieuse dont le petit est menacé,
Dans une terreur et une colère divine
Elle a volé de son aire à l'assaut de la mort qui montait,
Indignée contre cette serre d'acier prête à frapper,
Portée par un torrent de puissance et un cri
Lancée comme une masse d'or en feu.
Ainsi soulevée par ce débordement de flammes de l'esprit
Elle a traversé la ligne frontière des sens :
Comme de pâles enveloppes lourdement renvoyées par terre
Ses membres mortels tombaient de son âme.
Un moment, dans le sommeil d'un corps secret
Sa transe ne connaissait plus le soleil ni la terre ni le monde ;
La pensée, le temps, la mort lui échappaient :
Elle ne connaissait plus le moi, Savitri était oubliée.
Tout n'était plus qu'un violent océan de volonté
Où vivait, captif d'une immense caresse,
Possédé dans une suprême identité,

Son but, sa joie, son origine : Satyavane seul.
Son souverain emprisonné au centre de son être
Battait là comme son propre cœur rythmique – elle-même,
Mais différent encore, tel un être aimé, enveloppé, embrassé,
Un trésor sauvé de l’engloutissement de l’espace.
Autour de lui, qui n’avait plus de nom, elle a jailli, infinie,
Son esprit accompli dans son esprit, pleine de tous les Temps
Comme si le moment immortel de l’Amour était trouvé,
Une perle dans la coquille blanche de l’éternité.
Puis, sortant de cet océan de transe qui l’engouffrait,
Son mental est ressuscité
Baigné par le ruissellement des couleurs de la lumière,
Éveillée une fois de plus à la vision et au Temps,
Revenue pour donner une forme au contour des choses
Et vivre dans les frontières du vu et du connu.
Par-devant, tous les trois se mouvaient encore sur la scène de son âme.
Comme traversant des fragments de rêve
Elle semblait voyager encore, telle une forme imaginaire,
Imaginant d’autres rêveurs comme elle-même,
Imaginée par eux dans leur sommeil solitaire.
Insaisies, irréelles, et pourtant familières, anciennes,
Comme par les fentes d’une mémoire insubstantielle,
Des scènes souvent traversées, jamais vécues, passaient
Devant elle, insouciantes de leur but oublié.
Ils voyageaient tous trois par des régions sans voix,
Seuls dans un monde nouveau où les âmes n’étaient pas,
Rien, sauf des humeurs vivantes.
Un étrange pays silencieux, fantomatique les entourait,
D’étranges cieux lointains au-dessus,
Un espace douteux où des objets rêveurs vivaient
En eux-mêmes leur propre idée fixe.
Fantomatiques étaient les champs, fantomatiques les plaines sans arbre
Fantomatique courait la route comme une peur qui se hâte
Vers ce qui la terrifie le plus,
Traversant des piliers de rocs conscients, fantastiques,
De hautes portes songeuses et sombres telles des pensées pétrifiées
Perdaient leur sens monstrueux dans une nuit géante là-bas.
Énigmes sculpturales du sommeil de l’Inconscient,
Symboles de l’entrée des anciennes ténèbres,
Monuments de leur règne titanique
S’ouvrant sur des abîmes comme d’effroyables mâchoires muettes
Attendant au bout de ce chemin hanté
Quelque voyageur attiré par un mystère qui tue,

Ils veillaient de l'autre côté de la route, cruels, immobiles :
Sentinelles de la silencieuse Nécessité, debout,
Gardiens muets et vigilants d'une morne affliction,
Gueules sculptées d'un énorme monde nocturne.
Alors, arrivé à cette lourde ligne glacée, brûlante,
Où ses pieds touchaient la lisière des marches d'ombre,
Satyavane s'est retourné, figé, lumineux
Regardant de ses yeux merveilleux Savitri, derrière lui.
Mais la Mort fit retentir son immense cri des abîmes :
"Ô mortelle, retourne à ton espèce éphémère,
N'aspire point à accompagner la Mort dans sa demeure,
Comme si ton souffle pouvait vivre là où le Temps doit mourir.
Ne crois pas que ta passion née du mental ait la force des cieux
Pour soulever ton esprit de sa base terrestre
Et, brisant la cage matérielle,
Faire flotter tes pieds de rêve dans le Néant sans fond
Et te porter à travers l'infini sans chemin.
Seule dans les limites humaines l'homme vit sauf.
Méfie-toi des Seigneurs irréels du Temps
Qui ont bâti cette semblance d'image immortelle de toi-même
Sur le fond flottant d'un rêve.
Ne laisse pas la redoutable déesse pousser ton âme
À transgresser véhémentement des mondes
Où elle périra comme une pensée impuissante.
Sache les froides bornes finales de tes espoirs dans la vie.
Futilement armée de la puissance d'emprunt de l'Idée
N'ose point dépasser la limite et la mesure comptée des forces de l'homme.
Ignorant et tâtonnant, parqué en de brèves clôtures,
Il se couronne lui-même le souverain dérisoire du monde
Torturant la Nature par les œuvres du Mental.
Ô somnambule, rêveur de divinité,
Réveille-toi et tremble parmi les silences indifférents
Où les quelques cordes faibles de ton être vont mourir.
Créatures impermanentes, écume chagrine du Temps,
Vos amours passagers ne lient point les dieux éternels."
La terrible voix s'est enfoncée dans les silences consentants
Qui semblaient se refermer sur elle, vastes, intenses,
Telle une sanction sans mot des bouches de la Nuit.
La Femme n'a pas répondu.
Son âme haute nue, dépouillée de sa vêtue mortelle,
Faisait face à l'arrêt de la destinée et aux sillons de la Loi
Par la pure volonté de sa force originelle.
Immobile comme une statue sur son socle,

Seule dans le silence et livrée aux Vastitudes,
Elle se dressait contre les abîmes muets des ténèbres empilés
Comme un pilier de feu et de lumière.

FIN DU CHANT UN

CHANT DEUX

Le Voyage dans la Nuit éternelle et la Voix des Ténèbres

Un moment sur la redoutable crête glacée de la Nuit,
Tout s'est arrêté comme si un monde était condamné à mort
Et attendait au bord du silence éternel.
Le ciel s'est penché vers eux comme un front de nuage
Et de menace à travers le silence nocturne sans voix.
Un instant, tandis que les pensées restaient muettes sur un rebord désespérant
Où les ultimes abîmes plongent dans le rien
Et les ultimes rêves doivent finir, ils se sont arrêtés ;
Devant eux, les ténèbres comme des ailes d'ombre,
Derrière eux, livide, le soir figé comme le regard d'un mort.
Dans l'au-delà affamé, la Nuit voulait l'âme de Savitri.
Mais encore, dans son sanctuaire de force solitaire
Immobile, son esprit de flamme, muet, droit,
Brûlait comme une torche ardente par les fenêtres de son être
Pointant son rayon contre la sombre poitrine des gouffres.
La Femme la première affrontait l'Abîme
Osant faire route à travers l'éternelle Nuit.
Armée de lumière, elle a posé son pied pour plonger
Dans la redoutable vacuité blafarde ;
Immortel, impassible, son esprit confrontait
Le danger de cette dévastation aveugle et sans merci.
Ils bougeaient sur un sol de nuit noire
S'enfonçant d'un mystérieux mouvement sous les pas humains de Savitri,
Une allure comme à la nage, une marche à la dérive
Telles des images mouvantes devant des paupières closes :
Tous trois allaient comme dans les rêves, glissant, flottant.
Les portes de roc lourdement murées avaient disparu derrière ;
Comme par les corridors d'un temps fuyant
Le présent et le passé tombaient dans le Sans-Temps :
Suspendu au bord d'une aventure dans le brouillard,
L'avenir finissait noyé dans le rien.
Parmi des formes effondrées, ils se glissaient obscurément ;
Les vestibules fondus d'un monde ténébreux
S'ouvraient à eux où ils semblaient se mouvoir et pourtant
Rester immobiles et n'avancer nulle part et pourtant passer.
Cortège muet, tableaux d'ombre reliés,
Nulle forme consciente glissant sur nulle scène réelle.

Mystère d'une terreur sans bornes,
L'énorme vide affamé ramassait son énergie cruelle
Enveloppait lentement de ses abysses sans un son
Et gorge sans forme, monstrueuse, caverneuse,
Dévorait Savitri dans sa masse d'ombre étranglante,
Agonie féroce d'un rêve de l'esprit.
Tel un rideau d'épouvante impénétrable,
Les ténèbres pendaient autour de sa cage sensorielle
Comme au moment où les arbres se changent en ombres éteintes
Et les dernières lueurs amies s'effacent
Laisant une proie ligotée par des chasseurs dans une forêt,
Prisonnière d'une nuit nullement vide.
La pensée qui lutte dans le monde était détruite ici :
Elle renonçait à son effort pour vivre et connaître
Finalement convaincue qu'elle n'avait jamais été ;
Elle s'écroulait, tous ses rêves d'action finis :
Cette nullité figée était son noir aboutissement.
Dans l'écrasante suffocation de ce Néant monstrueux
Le mental ne pouvait pas penser, ni le souffle respirer,
L'âme ne pouvait pas se souvenir d'elle-même ni se sentir ;
Elle semblait un trou creux dans un vide stérile,
Un zéro oublieux de la somme qu'il faisait,
Une négation de la joie du Créateur
Délivrée par nul repos dans le vaste, nulle paix des profondeurs.
Sur tout ce qui, ici, prétend être Vérité et Dieu
Et moi conscient et Verbe révélateur
Et ravissement créateur du Mental
Et Amour et Connaissance et délice du cœur, s'abattait là
Un immense refus du Non éternel.
Comme disparaît une lampe dorée dans les ténèbres
Emportée loin du besoin des yeux,
Savitri disparaissait dans les ombres.
Il n'y avait pas de cap, pas de chemin, ni de fin ni de but :
Aveugle, elle se mouvait parmi des gouffres insensibles,
Ou bien elle s'enfonçait dans quelque grand Désert noir inconscient
Ou tournoyait dans un maelström insensé de vents contraires
Assemblés là par les mains de titan du Hasard.
Il n'y avait personne avec elle dans ce redoutable vaste :
Elle ne voyait plus la silhouette du formidable dieu,
Ses yeux avaient perdu leur lumineux Satyavane.
Mais son esprit ne lâchait pas pour autant,
Il tenait plus profondément que ne le peuvent nos sens emprisonnés
Qui étreignent extérieurement l'objet aimé

Et le trouvent pour le perdre.
De même, quand ils vivaient sur la terre
L'avait-elle senti vagabonder parmi les clairières,
Et les clairières étaient une scène en elle, ses trouées, des paysages de son être
Ouvrant leurs secrets aux trouvailles et à la joie de Satyavane ;
Pour la jalouse tendresse de son cœur
Tous les heureux espaces que ses pieds aimés chérissaient
Devenaient aussitôt l'embrasse de son âme autour de son corps
Et suivaient ses pas d'une muette passion.
Mais maintenant un gouffre de silence était entre eux
Et elle tombait dans un abîme de solitude
Rejetée même d'elle-même, retirée même de l'amour.
De longues heures, et elles semblent longues quand le pas pesant du temps
Se mesure par les battements de peine de l'âme,
Elle voyageait et marchait sur le cadavre de la vie,
Perdue dans la nuit aveugle des âmes éteintes.
Toute seule dans l'angoisse du vide,
Elle vivait en dépit de la mort, elle conquérait encore ;
En vain étranglait-on son être puissant :
La longue et lourde mélodie de sa douleur
Se lassait tard de sa féroce torture d'elle-même.
Mais enfin, une vague lueur jamais éteinte,
Pâle mais immortelle, vacillait dans les ténèbres
Comme une mémoire revenue à des esprits morts.
Une mémoire qui voulait vivre encore,
Disparue du mental dans le sommeil natal de la Nature.
Cette lueur errait comme un rayon de lune perdu
Révélant à la nuit son âme d'épouvante ;
Les ténèbres rampaient comme un serpent dans cette lueur,
Sa cagoule noire parée du joyau mystique luisait rouge ;
Ses lourds plis lisses ont raidi, glissé, roulé
Comme s'ils sentaient toute lumière comme une douleur cruelle
Et souffraient de la pâle approche d'un espoir.
La Nuit sentait assailli son sombre règne de plomb ;
La splendeur de quelque éternité glorieuse
Menaçait par cette vague lueur de Vérité errante
Son empire du Néant éternel.
Implacable dans sa force intolérante
Et sûre qu'elle seule était vraie,
La Nuit luttait pour étouffer ce frêle rayon dangereux ;
Consciente d'une immensité de négation totale
Elle a dressé sa gigantesque gueule de Nullité,
Sa bouche de ténèbres avalant tout ce qui est :

Elle voyait en elle-même l'Absolu ténébreux.
Mais la lumière gagnait quand même et quand même grandissait
Et Savitri s'est réveillée à son moi perdu ;
Son corps refusait la froide étreinte de la mort
Les battements de son cœur triomphaient de la poigne de la douleur ;
Son âme persistait à réclamer pour sa joie
L'âme du bien-aimé qu'elle ne voyait plus maintenant.
Devant elle, dans le silence du monde,
Une fois encore elle a entendu le pas d'un dieu,
Et Satyavane, son époux, sorti des ténèbres muettes
Était devenu une ombre lumineuse.
Puis un son a retenti à travers ce monstrueux royaume de mort :
Immense comme la houle dans les oreilles d'un nageur las,
Clamant et rugissant d'un cœur de fer fatal
La Mort envoyait à la nuit son cri mortel.
"Ici est ma noire immensité de silence,
Ici est la demeure de la Nuit éternelle,
Ici est le secret du Néant,
La tombe qui ensevelit la vanité des désirs de la vie.
As-tu jamais vu ta source, ô cœur éphémère ?
Et su de quoi fut créé le rêve que tu es ?
Dans la rigoureuse sincérité de ce vide nu
Espères-tu encore durer et aimer toujours ?"
La Femme ne répondit pas.
Son esprit refusait
La voix de la Nuit qui savait et de la Mort qui pensait.
Dans son infinitude sans commencement
Savitri regardait par les étendues de son âme illimitée ;
Elle voyait les fontaines immortelles de sa vie,
Elle se savait éternelle et sans naissance.
Mais l'opposant toujours de sa nuit sans fin,
La Mort, le dieu redoutable, infligeait aux yeux de Savitri
Le calme immortel de son formidable regard :
"Bien que tu aies survécu au vide d'où nul ne naît,
Qui jamais ne pardonnera aussi longtemps que dure le Temps
La violence première qui a formé la pensée
Forçant le Vaste immobile à souffrir et à vivre,
Tu as gagné cette triste victoire
Seulement pour vivre un peu sans Satyavane.
Que t'offrira l'ancienne déesse
Qui aide ton cœur à battre ?
Seulement elle prolonge
Cette nulle existence de rêve

Et par ce labeur de vivre retarde ton sommeil éternel.
Fragile miracle de boue pensante,
L'enfant du Temps marche armé d'illusions.
Pour remplir le vide autour qu'il sent et redoute,
Ce vide d'où il est venu et où il va,
Il glorifie son moi et l'appelle Dieu.
Il appelle les cieux au secours de ses espoirs souffrants.
D'un cœur nostalgique il voit au-dessus de lui
Des espaces nus plus inconscients que lui-même,
Qui n'ont même pas le privilège de son mental
Et restent vides de tout, sauf de leur bleu irréel
Et il les peuple de puissances brillantes et compatissantes.
Car les mers grondent autour de lui, et la terre tremble
Sous ses pas, et le feu est à sa porte,
Et la mort rôde et aboie dans les forêts de la vie.
Poussé par les Présences auxquelles il aspire,
Il offre son âme à des autels implacables
Et habille tout de la beauté de ses rêves.
Les dieux qui guettent la terre de leurs yeux vigilants
Et guident vos gigantesques trébuchements à travers le vide,
Ont donné à l'homme le fardeau de son mental ;
Dans son cœur ils ont allumé malgré lui leurs feux
Et semé en lui une incurable agitation.
Son mental est un chasseur sur des pistes inconnues
Et il amuse le Temps avec de vaines découvertes,
Il aggrave avec sa pensée le mystère de son destin
Et fait des chansons avec ses rires et ses larmes.
Il chagrine sa mortalité avec des rêves de l'immortel,
Afflige ses jours éphémères avec un souffle de l'infini,
Ils lui ont donné une faim que nulle nourriture ne peut rassasier :
Il est le bétail des dieux pasteurs.
Son corps est la corde par laquelle ils le lient,
Ils lui jettent pour provende la douleur et l'espoir et la joie :
Ils ont enclos ses pâturages avec l'Ignorance.
Dans sa fragile poitrine sans défense
Ils ont insufflé un courage qui est accueilli par la mort
Ils ont donné une sagesse dont se moque la nuit,
Ils ont tracé un voyage qui n'entrevoit nul but.
Sans dessein, l'homme lutte dans un monde incertain
Bercé par des trêves inconstantes dans ses peines,
Fouetté comme une bête par des désirs sans fin
Attelé au chariot des dieux terribles.
Mais si tu peux encore espérer et si tu veux encore aimer

Retourne dans cette coquille de corps qu'ils ont liée à la terre
Et avec le peu qui reste de ton cœur, essaye de vivre.
N'espère point ramener à toi Satyavane.
Cependant, puisque ta force mérite une couronne peu banale,
Je peux te faire des cadeaux pour adoucir ta vie blessée.
Les pactes que les créatures passagères font avec le destin
Et les douceurs que les cœurs liés à la terre peuvent cueillir au bord du chemin,
Si ta volonté les accepte, fais-les tiens amplement.
Choisis pour prix les espoirs trompeurs d'une vie."
La formidable Voix cruelle s'est tue,
Mais en Savitri montait sans fin
Comme des crêtes d'écume argentées sur un flot frémissant,
Une houle de pensées jaillies du silence
Par-delà les mers sans fond de son cœur muet.
Enfin elle a parlé et la Nuit a entendu sa voix :
"Je ne m'incline pas devant toi, ô énorme masque de Mort,
Mensonge noir de la nuit pour l'âme intimidée des hommes,
Irréelle fin inévitable des choses,
Toi, sinistre farce jouée à l'esprit immortel.
Consciente de l'immortalité, je marche.
Consciente de la force victorieuse de mon esprit,
Je ne suis pas venue à tes portes comme une suppliante :
Indestructible, j'ai survécu aux griffes de la Nuit.
Ma grande douleur première n'a pas remué l'assise de mon mental ;
Mes larmes jamais pleurées se sont changées en perles de force :
J'ai transformé cette glaise fragile et mal pétrie
En la dureté d'une âme sculptée.
Maintenant, en ce combat des dieux splendides,
Mon esprit sera obstiné et solide
Contre les vastes refus du monde.
Je ne m'abaisse pas avec la foule des pensées soumises
Qui courent avidement pour glaner de leurs mains satisfaites
Et ramasser dans la boue avec la multitude trépignante
Les misérables concessions méprisables des faibles.
Mon labeur est celui des dieux combattants :
Imposant aux lentes années récalcitrantes
La volonté de flamme qui règne par-delà les étoiles,
Ils posent la loi du Mental sur les œuvres de la Matière
Pour arracher à la force inconsciente de la terre le vouloir de l'âme.
D'abord, je demande ce que voulait Satyavane,
Mon époux, dans les longs rêves solitaires de sa pure enfance
Lorsqu'il s'éveillait parmi l'enchantement des forêts,
Ce qu'il désirait pour la beauté de sa vie et qu'il n'a pas eu.

Donne, si tu le dois, et refuse si tu ne peux pas.”
 La Mort inclina dédaigneusement la tête en froid assentiment,
 Lui, le bâtisseur de cette terre illusoire des hommes
 Qui se moquait de la vanité des cadeaux qu’il faisait.
 Haussant sa voix désastreuse, il dit :
 “Indulgent pour les rêves que je briserai d’un doigt,
 Je cède au cœur soupirant du père aveugle de Satyavane
 Le royaume et le pouvoir et les grandeurs et les amis qu’il a perdus,
 L’apparat royal de sa paisible vieillesse,
 Pâles pompes des jours humains déclinants,
 Gloires argentées et décadentes de la vie tombante.
 À celui-là qui est devenu plus sage sous le coup du Sort adverse,
 Je rends les biens qu’une âme dupée préfère
 À la nudité sublime du néant impersonnel.
 Je donne la consolation sensuelle de la lumière
 À des yeux qui auraient pu trouver un royaume plus vaste
 Et une vision plus profonde dans leur nuit insondable.
 C’est cela que cet homme désirait et demandait en vain
 Lorsqu’il se nourrissait encore de la terre et d’espoirs chéris.
 Arrière ! quitte la grandeur de mes royaumes périlleux
 Et va, mortelle, à ta petite sphère permise !
 Hâte-toi et vite, de crainte que les grandes lois
 Violées par toi ne bougent et détruisent ta vie
 Posant enfin sur toi leurs yeux de marbre.”
 Mais Savitri répondit à l’Ombre dédaigneuse :
 “Ô esprit cosmique, je suis née ton égal esprit.
 Ma volonté aussi est une loi, ma force un dieu,
 Je suis immortelle dans ma mortalité.
 Je ne tremble point devant l’immobile regard vide
 Des inflexibles hiérarchies de marbre
 Qui guettent par les yeux de pierre de la Loi et du Destin.
 Mon âme peut les affronter par son feu vivant.
 Rends-moi, sorti de ton ombre,
 Satyavane dans les espaces fleuris de la terre
 Et dans la douce brièveté des membres humains,
 Pour faire avec lui la volonté de mon esprit brûlant.
 Avec lui, je porterai le fardeau de l’ancienne Mère,
 Avec lui, je suivrai le chemin terrestre qui conduit à Dieu.
 Sinon, les espaces éternels s’ouvriront à moi
 Tandis qu’autour de nous d’étranges horizons s’enfoncent là-bas,
 Voyageurs ensemble dans l’immense inconnu.
 Car moi qui ai cheminé avec lui sur les pistes du Temps
 Je peux affronter n’importe qu’elle nuit derrière ses pas,

Ou n'importe qu'elle aurore prodigieuse et inimaginable
Qui se lève sur nos esprits dans l'Au-delà jamais cheminé.
Où que tu conduises son âme, je poursuivrai."
Mais rejetant la demande de Savitri, implacable,
Affirmant l'immuable Décret,
Affirmant l'implacable Loi
Et l'insignifiance des choses créées,
Du fond des inanités houleuses de la nuit a retenti,
Sortie de l'énigme des abîmes inconnaissables
Une voix majestueuse d'horrible dérision.
Comme un Titan coiffé de tempête chevauchant les mers
Qui jette sur le nageur son formidable rire
Se souvenant de toutes les joies que ses vagues avaient noyées,
Ainsi, du fond des ténèbres de la nuit souveraine,
Sur la Femme au cœur immense s'est levé
Le cri tout-puissant de la Mort universelle :
"As-tu les ailes d'un dieu ou des pas qui marchent sur mes étoiles,
Frêle créature au courage ambitieux,
Oubliant les limites de ta pensée et ton rôle mortel ?
Leurs sphères étaient tracées avant que ton âme ne fut formée.
Moi, la Mort, les ai créées de mon vide ;
En elles, j'ai bâti toutes choses et je détruis.
J'ai fait mon filet des mondes, chaque joie est une maille.
Une Faim amoureuse de sa proie pâtissante,
Une Vie qui dévore : dans les créatures vois mon image.
Ô mortelle, dont l'esprit est mon souffle vagabond,
Dont la fugacité fut imaginée par mon sourire,
Sauve-toi en serrant tes pauvres gains sur ta poitrine tremblante
Transpercée par mes blessures que le Temps n'apaisera point bientôt.
Esclave aveugle de ma force inexorable que j'oblige
À pécher pour pouvoir punir
À désirer pour pouvoir te frapper de désespoir et de chagrin,
Et finalement tu viens saignante à moi,
Ton néant reconnu, ma grandeur connue,
Ne cherche ni ne tente d'heureuses sphères interdites
Destinées aux âmes qui peuvent obéir à ma loi,
De peur que dans leurs sombres autels
Tes pas ne réveillent de leur sommeil tourmenté
Les Furies au cœur de fer qui vengent les désirs satisfaits.
Crains que dans les cieux où ta passion espérait vivre
Les foudres de l'Inconnu ne s'allument et
Terrifiée, seule, en pleurs, poursuivie par les chiens du ciel,
Âme abandonnée et blessée, tu ne fuies

À travers la longue torture des siècles
Le Courroux inlassable que de nombreuses vies n'épuisent pas
Ni l'enfer n'apaise ni la pitié du ciel n'assouplit.
Pour toi, je vais modérer ma poigne noire éternelle :
Serre contre ton cœur les minces aumônes de ton destin
Et pars en paix, si paix il y a pour les hommes.”
Mais répondant au mépris par le mépris,
Savitri, la femme mortelle, dit au redoutable Seigneur :
“Quel est ce Dieu imaginé par ta nuit,
Créateur méprisant de mondes dédaignés,
Qui fit ces somptueuses étoiles pour la vanité ?
Pas celui-là qui a bâti son temple dans mes pensées
Et fait de mon cœur humain son sol sacré.
Mon Dieu est Volonté et triomphe sur ses chemins,
Mon Dieu est Amour et tendrement souffre tout.
À lui j'ai dédié l'espoir pour sacrifice
Et donné mes ardeurs comme un sacrement.
Qui interdira ou enfermera sa course,
Lui, le merveilleux, le conducteur du chariot, l'impétueux ?
Voyageur des millions de routes de la vie,
Ses pas sont familiers des lumières du ciel
Il foule sans peine la cour des enfers pavée de glaives ;
Il descend là pour aiguïser la joie éternelle.
Les ailes d'or de l'Amour ont le pouvoir de souffler ton vide :
Les yeux de l'amour regardent comme des étoiles par la nuit de la mort,
Les pas de l'amour vont nus parmi les mondes les plus cruels.
Il laboure dans les abîmes, exulte sur les sommets ;
Il refera ton univers, ô Mort.”
Elle dit, et un moment nulle voix ne répondit
Pendant qu'ils voyageaient encore par la nuit sans chemin,
Et il y avait encore cette lueur comme un œil pâle
Troublant les ténèbres d'un regard de doute.
Puis, une fois encore il y eut une longue halte périlleuse
Dans ce voyage irréel parmi le Néant aveugle ;
Une fois encore s'est levée une Pensée, une Parole dans le vide
Et la Mort répondit à l'âme humaine :
“Quel est ton espoir ? À quoi aspirer-tu ?
Est-ce là le très tendre leurre de bonheur de ton corps,
Cette frêle forme précaire assaillie par la douleur,
Pour faire plaisir quelques années à tes sens égarés
Avec le miel des ardeurs physiques et le feu de ton cœur
Et une vaine union qui cherche à étreindre
La brillante idole d'une heure fugitive.

Et toi, qui es-tu, ô âme, toi rêve glorieux
Fait de brèves émotions et de pensées chatoyantes ?
Une mince danse de luciole qui se hâte par la nuit,
Une bulle pétillante dans la boue ensoleillée de la vie ?
Prétendras-tu à l'immortalité, ô cœur,
Clamant envers et contre les témoignages éternels
Que toi et lui sont des pouvoirs qui durent sans fin ?
Seule la Mort dure et le Vide inconscient.
Moi seul suis éternel et reste.
Je suis le formidable Vaste sans forme,
Je suis le vide que les hommes appellent Espace,
Je suis le Rien sans temps qui porte tout
Je suis l'illimitable, le muet Seul.
Moi, la Mort, je suis Lui, il n'est point d'autre Dieu.
Tous naissent de mes abîmes et vivent par la mort,
Tous retournent dans mes abîmes et ne sont plus.
J'ai fait un monde par ma Force inconsciente.
Ma force est la Nature qui crée et détruit
Elle est les cœurs qui espèrent, les corps qui ont soif de vivre.
De l'homme, j'ai fait l'outil et l'esclave de la Nature,
De son corps, j'ai fait mon banquet, sa vie est ma pâture.
L'homme n'a pas d'autre secours, seule la Mort ;
Finalement il vient à moi chercher le repos et la paix.
Moi, la Mort, je suis le seul refuge de ton âme.
Les dieux auxquels les hommes prient ne peuvent rien pour l'homme ;
Ils sont mes imaginations ou mes caprices
Reflétés en lui par le pouvoir de l'illusion.
Ce que tu vois comme ton moi immortel
Est un icône chimérique de mon infini,
C'est la Mort en toi qui rêve d'éternité.
Je suis l'immobile en qui toutes choses se meuvent,
Je suis la nue inanité où ils cessent :
Je n'ai point de corps et point de langue pour parler,
Je ne communie point avec les yeux et les oreilles humaines ;
Seule ta pensée a donné un visage à mon vide.
Puisque, ô aspirante à la divinité
Tu m'as appelé à la bataille avec ton âme
J'ai simulé une face, une forme, une voix.
Mais s'il existait un être témoin de tout,
Comment pourrait-il aider ton désir passionné ?
Loin en dehors, il regarde, seul et absolu
Indifférent à tes cris et dans un calme sans nom.
Son être est pur, sans blessure, sans mouvement, un.

L'Un sans fin regarde la scène inconsciente
Où toutes choses périssent, les étoiles comme les écumes.
L'Un vit à jamais.
Là, nul Satyavane changeant n'est né, et là nulle Savitri
Ne réclame à une brève vie son petit cadeau de joie.
Là, jamais l'amour n'est venu avec ses yeux rongés de pleurs,
Ni le Temps n'est là, ni les vaines Vastitudes de l'Espace.
Il n'a point de visage vivant, il n'a point de nom,
Point de regard, pas de cœur qui bat, ni ne demande quelque compagnon
Pour aider son être ou partager ses joies.
C'est le ravissement immortellement seul.
Si tu désires l'immortalité,
Alors, sois seule suffisante à ton âme :
Vis en toi-même, oublie l'homme que tu aimes.
Mon ultime mort grandiose te délivrera de la vie,
Alors tu rentreras dans ta source innommée.”
Mais Savitri répondit à l'auguste Voix :
“Ô Mort qui raisonnes, je ne raisonne pas ;
La raison scrute et casse, mais ne peut pas bâtir
Ou bâtit en vain parce qu'elle doute de ses œuvres.
Je suis, j'aime, je vois, j'agis, je veux.”
La Mort répondit, d'un cri profond qui enveloppait tout :
“Sache aussi.
Sachant, tu cesseras d'aimer
Et cesseras de vouloir, délivrée de ton cœur,
Alors tu seras tranquille à jamais, et silencieuse,
Consentant à l'impermanence des choses.”
Mais au nom de l'homme, Savitri répondit à la Mort : “Quand j'aurai aimé à jamais, je
saurai.
L'amour en moi sait les masques toujours changeants de la Vérité.
Je sais que la connaissance est une vaste embrasse :
Je sais que chaque être est moi-même,
En chaque cœur se cache les myriades de l'Un.
Je sais que le calme Transcendant porte le monde,
L'Habitant voilé, le Seigneur silencieux :
Je sens son acte secret, son feu intime ;
J'entends le murmure de la Voix cosmique.
Je sais que ma venue était une onde de Dieu.
Car tous ses soleils étaient conscients dans ma naissance
Et l'Un qui aime en nous est venu voilé par la mort.
Puis l'homme est né parmi les étoiles monstrueuses
Doué d'un mental et d'un cœur pour te conquérir.”
Dans l'éternité de son impitoyable volonté,

Sûr de son empire et de sa puissance armée,
Dédaigneux des paroles véhémentes et impuissantes
Sorties de la bouche d'une victime, la Mort ne répondit plus.
Le dieu redoutable est resté enveloppé de silence et de ténèbres,
Image immobile, ombre vague,
Entouré des terreurs de son glaive caché.
À travers les nuages, à demi visible, est apparue une sombre face ;
Ses cheveux torsadés portaient la tiare ténébreuse de la nuit,
Son front portait le signe des cendres du bûcher.
Une fois de plus, Voyageuse dans la Nuit interminable,
Aveuglément condamnée par ces yeux vides morts,
Savitri allait par les muettes Vastitudes sans espoir.
Autour d'elle, roulait l'horrifiante dévastation des ténèbres,
Son vide dévorant, sa mort sans joie,
Fâchée qu'elle puisse penser et vivre et aimer.
À travers la longue nuit qu'elle obligeait à pâlir,
Glissant indistincts sur leur sentier d'outre-tombe,
Tous trois, fantomatiques, se mouvaient dans la pénombre.

FIN DU CHANT DEUX

FIN DU LIVRE NEUF

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE HUIT

LE LIVRE DE LA MORT

Chant Trois – La Mort dans la Forêt	3
---	---

*

LIVRE NEUF

LE LIVRE DE LA NUIT ÉTERNELLE

Chant Un – Vers le Vide Noir	8
Chant Deux – Le Voyage dans la Nuit éternelle et la Voix des Ténèbres	18